

Un roman de  
**SOPHIE  
HENRIONNET**

# Tout est sous Contrôle

Le tumultueux  
quotidien  
d'Olympe  
McQueen

  
CHARLESTON

## Gaffes, humour, suspense et amour... un cocktail détonnant et une héroïne entraînante !

Olympe a 38 ans, un emploi de photographe culinaire qui ne lui plaît qu'à moitié, une fille de 12 ans bien plus mature qu'elle, une famille déjantée, des copines délurées et un ex-mari, Bertrand, qui l'appelle chaton.

Lorsqu'elle perd son job, elle supplie son meilleur ami Hugo, qui tient une agence de détectives spécialisée dans les arnaques aux assurances de l'embaucher. Faisant valoir son expérience de photographe, elle réussit à intégrer l'équipe de détectives à une condition : elle ne devra s'occuper que des affaires les plus simples.

Bien entendu, Olympe n'est pas assez raisonnable pour respecter les consignes et l'appel des commissions versées à chaque résolution d'affaires est trop fort pour qu'elle garde ses fesses confortablement posées sur le siège de sa voiture...

Mais que va-t-il se passer quand les cadavres commencent à s'accumuler et que l'on cherche à l'éliminer à son tour ?

TÉLÉCHARGEZ EN EXCLUSIVITÉ UNE NOUVELLE  
D'OLYMPE MCQUEEN EN PAGE 384 !



Sophie Henrionnet a 37 ans, quatre enfants, une imagination débordante et une légère tendance à l'hyperactivité. Elle aime lire et inventer des histoires. *Tout est sous contrôle : Le tumultueux quotidien d'Olympe McQueen* est son troisième roman. Retrouvez Sophie sur son blog <http://sixinthecity.eclablog.fr/>

© CM

ISBN 978-2-36812-092-7



9 782368 120927

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

18 euros

Prix TTC FRANCE

Sophie Henrionnet

# TOUT EST SOUS CONTRÔLE

Le tumultueux quotidien  
d'Olympe McQueen

*Roman*



  
CHARLESTON

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris – France

[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-092-7

Dépôt légal : mars 2016

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

[www.facebook.com/Editions.Charleston](http://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston

**E**n arrivant dans le couloir, je frissonnai. Il me fallait faire au plus vite. Pressant encore un peu plus le pas, je trouvai du premier coup la porte qui donnait à l'escalier et entrepris l'ascension des trois étages.

Je crus tout d'abord qu'un chewing-gum s'était collé sous ma chaussure, continuai de progresser dans l'escalier, puis manquai de glisser. Vacillante, je me rattrapai à la main courante, et, mue par mon élan, gravis les deux dernières marches avant le prochain palier.

C'est alors que je la vis. Aussi jolie que dans mes souvenirs de lycée.

Les cheveux tellement soyeux qu'on aurait dit une perruque. Le grain de peau magnifié par la semi-obscurité. Des cils longs et aussi épais que des bambous ourlaient ses yeux de biche. Non vraiment, depuis toutes ces années, Bianca avait superbement vieilli... Cependant, le sang qui encadrait son visage, ainsi que l'angle que sa tête formait avec son cou, donnait à l'ensemble quelque chose de... plutôt perturbant.

Tout en essayant de me remémorer mon stage d'initiation à la méditation, je me forçai à visualiser des champs couverts de coquelicots et me concentraï sur mon but. J'étais venue jusqu'ici pour récupérer mon portable. Priorité numéro un : ne laisser aucune trace de mon passage... D'ailleurs, avec

ces circonstances toutes nouvelles, je devais être encore plus discrète.

En crispant tout mon corps pour ne pas rendre mon sandwich, j'enjambai celui de Bianca. Il n'était pas utile de vérifier si son cas était encore récupérable, il y avait tant de sang sur les marches et son regard était si fixe que le doute n'était malheureusement plus permis.

Trente secondes plus tard, j'avais rejoint l'endroit où mon sac s'était accroché à une poignée et balayai les environs du regard.

— Banco !

Le téléphone avait glissé très loin et fini sa course contre une plinthe. Je me baissai, le saisis et entrepris de faire le trajet en sens inverse, en évitant autant que faire se peut les flaques de sang qui commençaient à coaguler par endroits.

En respirant l'air frais de la ruelle, j'eus la sensation d'être restée en apnée depuis la découverte du corps de Bianca. En mode pilotage automatique, et tout à fait sous le choc, je retrouvai ma Clio, pressée de raconter ce que je venais de voir à Vincent.

Je mis quelques secondes à intégrer que la voiture était vide.

— C'est pas vrai !

J'examinai les possibilités qui s'offraient à moi :

— Appeler Vincent, mais le mettre en danger.

— Appeler Hugo, mais devoir expliquer ma présence durant mon service dans une clinique de chirurgie esthétique.

— Appeler ma mère, mais me faire passer un savon.

— Appeler ma grand-mère, mais devoir gérer son envie de venir voir à quoi pouvait bien ressembler une scène de crime.

— Appeler Rachel, mais lui annoncer au passage que sa cousine était assurément décédée.

... ou bien appeler Mathieu, capitaine de police, et habitué aux décès, qu'ils soient accidentels ou non, car, en cet instant, je ne savais pas du tout quoi en conclure.

Il décrocha à la troisième sonnerie, la voix chargée de sommeil. Je l'imaginai aussitôt et très volontiers en caleçon, mais là n'était indubitablement pas le propos.

— Allô ?

— Mathieu, c'est Olympe !

— Olympe, s'exclama-t-il soudain tout à fait réveillé.

Il se racla la gorge.

— Un problème ? Avec Aglaé ?

— Non... Non... Enfin si, quand même, ajoutai-je en visualisant le corps de Bianca.

— Que se passe-t-il ?

— Il ne s'agit pas d'Aglaé, elle va bien... Enfin, je l'espère ?

— Oui, je suis passée la voir en début de soirée, et j'ai veillé à ce qu'elle s'enferme.

— Bien...

— Alors ? Que me vaut cet appel à... trois heures vingt-cinq !

— Je sais... Je suis désolée... J'ai un gros, très gros souci. Ou plutôt une personne de mon entourage...

Il y eut un court silence durant lequel Mathieu dut très certainement s'asseoir sur le bord de son lit.

— Et quel est son problème ?

— Eh bien... Je dirais... la mort ?

J'entendis au bout du fil un bruit curieux, et je compris que Mathieu était en train de boire quelque chose.

— Pardon ? !

— Oui, c'est assez délicat, en fait...

— Où êtes-vous ?

*Tout est sous contrôle*

— ...

— Olympe !

— En planque...

Je donnais l'adresse exacte à Mathieu qui me promit d'arriver le plus rapidement possible.

*Deux semaines plus tôt...*



## CELLE QUI N'ÉTAIT PAS PATIENTE

**D**ans les bons jours je ne suis pas excessivement patiente, et c'était un assez mauvais jour...

Quoi que mon entourage en dise, je ne suis pas pour rien dans la succession d'événements curieux qui jalonnent ma vie. D'un naturel optimiste, j'ai appris à détourner le regard quand point la tuile, et je fais mine d'ignorer les ennuis qui s'accumulent sur le pas de ma porte. Pendant ce temps, devant tant de manque de chance, mes proches soupirent, ou compatissent dans le meilleur des cas.

Il doit y avoir une part de génétique dans cette malchance : mon père est lui-même exceptionnellement gaffeur, mon grand-père paternel est mort en s'étouffant avec un beignet, tandis que mon grand-oncle Octave a fait une allergie fatale aux choux de Bruxelles, alors même qu'il avait mis soixante-dix-huit ans à se décider à y goûter... En dehors de ça, ma mère est très pénible, mais cela n'a rien à voir avec le sujet.

Je m'y suis habituée : la chance tourne, mais assez rarement de mon côté.

Ma tendre maman, déjà, décida de ne pas me faire de cadeau le jour de ma naissance en choisissant mon prénom. Même si l'intention de rendre hommage à Olympe de Gouges, grande féministe et profonde humaniste qui finit décapitée, était plutôt louable, il semble que ma mère n'ait pas tenté l'association « prénom + nom propre » à voix haute. Bernard Posteur alla donc, il y a trente-huit ans de cela, assez gaiement et un tantinet éméché, faire enregistrer l'étonnante combinaison sur le grand registre de la mairie...

Voilà comment, et ce dès les petites classes, je me suis retrouvée l'objet de moqueries continuelles. Olympe Posteur, sacrée rigolote, mais véritable paratonnerre à embrouilles, entrait dans la légende.

Vingt-six ans plus tard, j'ai été ravie d'épouser le dénommé Bertrand McQueen, j'ai supplié de bien vouloir me laisser l'usage de son nom lors de notre divorce. Assez magnanime dans son genre, mon ex-mari accepta de bonne grâce...

Mais revenons à mes moutons, ou plus précisément à mes ennuis. Dans les bons jours, je ne suis pas excessivement patiente, donc, et c'était un très mauvais jour...

Déjà, je m'étais fait tirer du lit par Aglaé.

— Allez Maman ! Tu vas encore te faire engueuler si tu arrives en retard !

Cette enfant n'a que douze ans, mais j'ai si souvent l'impression que nos rôles sont inversés que c'en est gênant... Partant avec un handicap héréditaire si on faisait un rapide bilan de la famille Posteur et de l'ensemble des McQueen, elle réussit pourtant à combiner avec grâce le sérieux, la rigueur, l'humour et l'altruisme. Et tout cela avec un an d'avance

scolaire. Sans compter qu'elle maîtrise aussi divinement les crêpes.

Aglé me secoua pour tenter de me tirer des bras de Morphée (j'ai le sommeil profond et élégant), tout en m'annonçant qu'il était déjà plus de huit heures et qu'elle se mettait en route pour le collège. La bave aux lèvres et l'oreiller profondément incrusté dans la joue droite, je l'embrassai en lui souhaitant une bonne-journée-pourrais-tu-ramener-une-baguette-pas-trop-cuite-et-du-dissolvant-en-rentrant-du-collège-s'il-te-plâit. Je vous ai prévenus, je suis réellement une piètre maman.

Comme tous les matins, je me traînai jusqu'à la salle de bains en maudissant Paul-Henri Foulque. Paul-Henri est mon patron. Il dirige le studio photo Foulque, très en vue dans le milieu de la photographie culinaire, et a un ego à peu près aussi développé qu'une pastèque shootée aux hormones de croissance. Il explique à qui veut bien l'écouter, ou non d'ailleurs, qu'il saisit, je cite, l'instant photographique mieux que personne. Ajoutez à la tirade un geste de cadrage avec combinaison pouces-index bien senti et vous aurez une vague idée de son niveau d'autosatisfaction. Deux ans. Deux ans que j'obéissais au doigt et à l'œil à cet homme aussi imbu de sa personne qu'égoцентриque, tout simplement parce que je n'avais pas le courage de chercher un meilleur emploi.

Avant mon mariage, j'avais énormément voyagé. Enchaînant les contrats à l'étranger, j'avais fini par me faire un nom dans le petit monde de la photo. C'est de cette façon que j'avais rencontré Bertrand sur l'une des îles Moustiques. Séduisant et brillant avocat, il y avait emmené sa coach sportive en vacances, qu'il avait laissée tomber pour me séduire. Flattée, j'étais tombée enceinte, l'avais épousé dans la foulée, et, cinq ans plus tard, selon les lois de l'attraction terrestre, à

moins que ce ne soit une histoire de boucle à boucler ou de date de péremption, il m'avait quittée pour Kitty, vingt ans, australienne, et coach sportive, évidemment. On ne peut rien contre le Destin et les bombes anatomiques, dirait ma grand-mère...

Après une courte douche ainsi qu'un camouflage en règle des épouvantables cernes qui me barraient le visage, j'avalai un plein bol de thé et deux tartines, le tout préparé par Aglaé. Quand je vous dis que ma fille est un don du ciel. Il faudra que je pense à lui demander des conseils de méthodologie.

Pour une fois, le programme de la journée était intéressant. Je devais retrouver Paul-Henri Foulque directement au Plaza Athénée, le célèbre palace de l'avenue Montaigne. Sur place, il était convenu que nous prenions les clichés de la toute nouvelle carte ainsi qu'une série de photos destinées à illustrer un livre de recettes. Paul-Henri, aussi prétentieux soit-il, avait fait appel à moi pour les desserts. Avare en compliments, il assurait pourtant, guillemets avec les doigts à l'appui, que j'étais une « spécialiste en la matière », que personne dans l'équipe ne savait rendre comme moi le brillant d'un glaçage, l'exubérance feutrée d'un caramel ou encore cette légère condensation retenue par des framboises fraîchement déposées.

Le rendez-vous étant fixé à neuf heures trente, j'étais donc tout à fait dans les temps, et c'est donc relativement de bonne humeur que je claquai la porte de notre appartement. Particulièrement fière d'étrener cette paire de ballerines d'un magnifique *rose poudré* achetées la veille une petite fortune, je décidai de me rendre à pied jusqu'à la célébrissime avenue. La pensée de croiser le grand chef Jérôme Durençon, crème de la crème des pâtisseries et la quarantaine plutôt sexy, ajoutait un brin de glamour à la perspective de cette journée.

De plus, l'homme était littéralement raide dingue de mes photos.

En certaines circonstances la pluie a du bon. Lorsque l'on se perd dans le désert complètement déshydraté, que l'on voue une passion pour le jardinage ou que l'on s'adonne à la chasse aux escargots, par exemple. Seulement, se retrouver subitement trempée avec des chaussures définitivement plus *rose poudré* du tout le long des quais de Seine relevait plus du cauchemar qu'autre chose.

Mon téléphone vibra sur ces funestes constatations et je me calai entre deux immeubles pour l'extirper de mon sac tout en restant à l'abri des gouttes qui se faisaient chaque seconde plus nombreuses et froides. Le SMS acheva de réduire à néant ma bonne humeur, ainsi que le peu de foi qu'il me restait en mes qualités maternelles :

Prends un parapluie et ne mets pas tes ballerines. Averses prévues jusqu'à 14h. Bonne journée Mamounette. Aglaé

Pestant contre moi-même, je décidai de sortir de mon refuge pour affronter le déluge et me rendre au plus vite à mon rendez-vous. Je remplaçai le portable dans mon sac, vérifiai l'heure, et hésitai un instant à me replier sur le bus ou le métro pour rejoindre l'avenue Montaigne avant de me rendre à l'évidence : j'allais arriver en retard au rendez-vous si je ne coupais pas à pied par les ponts.

Je perçus vaguement du mouvement derrière moi et me retournai vivement. Un clochard, visiblement réveillé du pied gauche par ma présence et mes vociférations, se leva en titubant avant de glisser sur les cartons qu'il avait pris soin d'étaler pour s'isoler du froid. Aussitôt, je m'en voulus d'être à

ce point autocentrée. Le « pousse-toi, salope ! » qu'il m'adressa sans le moindre préambule, tout en me bousculant et en crachant à mes pieds, annihila toutes les traces de bienveillance qui venaient de germer en moi. Quittant l'endroit sans plus attendre, je me dirigeai jusqu'à un vendeur à la sauvette posté non loin afin de le soulager de l'un de ces parapluies à usage unique qu'il avait troqués contre ses tours Eiffel le temps de l'averse.

Mouillée jusqu'à la moelle, je me drapai dans ma dignité à défaut d'un trench, et hâtai le pas jusqu'au pont Alexandre III, visiblement fermé à la circulation pour la journée. Si tout se passait bien, il allait me rester une dizaine de minutes pour reprendre forme humaine dans les toilettes du palace, si toutefois je réussissais à persuader le portier de me laisser entrer avec des coulures de mascara façon panda sur les joues.

J'avais laissé le Quai d'Orsay derrière moi et tournai en direction du pont lorsque j'entrevis sa silhouette. Il était plutôt grand, assez bien bâti, les pieds nus et une veste en jean sur le dos.

On voit des films, on lit des livres, on regarde des vidéos terrible sur YouTube en se cachant les yeux à moitié, et en poussant des oh ! et puis des ah ! sans être jamais vraiment préparé à vivre le moment avec un grand M, celui où la Providence vous met sur le chemin d'un malheureux, celui où le Destin vous fait un clin d'œil tout en vous susurrant un « À toi de jouer ! » d'une voix complice et doucereuse.

Pour ma part, quand je l'ai aperçu sur le bord du parapet, j'ai débordé pensé qu'il avait fait tomber quelque chose dans la Seine. Il regardait l'eau avec attention en se penchant dangereusement par-dessus la rambarde. L'homme, d'une trentaine d'années environ, se mit ensuite à tanguer de façon

étonnante, et je réalisai que s'il y mettait un poil plus d'entrain, il risquait bel et bien de faire le saut de l'ange.

Sentant que cette histoire risquait de mal tourner, je regardai une nouvelle fois ma montre et scrutai les environs, espérant qu'une bonne âme se dévoue pour demander à ce drôle d'énergumène si tout allait bien, même si je connaissais déjà la réponse. Non, il n'allait pas bien, et non, personne ne prendrait cette peine. Les seules créatures dont je croisai le regard furent un chat miteux et un homme en costume cravate. Le premier me toisa d'un air suffisant comme seuls les chats savent le faire, et le second, qui avait pourtant tout saisi de la scène, s'empessa de fixer le bout de ses mocassins trempés et de passer son chemin en feignant une quinte de toux.

Pouvais-je déceimment ignorer le pauvre homme alors que j'étais quasiment certaine qu'il avait décidé de prendre la température de l'eau ? En soupirant, je bifurquai pour me rapprocher de lui, souhaitant de tout mon cœur que l'homme au blouson de jean ait simplement fait tomber ses clés dans l'eau saumâtre de la Seine.

C'est pile le moment que choisit blouson en jean pour enjamber la rambarde et se pencher plus encore au-dessus de l'eau. Point d'histoire de clés et plus de doute possible : il allait sauter. Je me mis alors à courir dans sa direction, et, dans un éclair de lucidité que je ne m'explique encore pas, balançai mon sac à main sur le trottoir. À l'instant où il passait l'autre jambe et s'apprêtait à se laisser tomber, je l'empoignai par le col.

— Ne faites pas ça !

Blouson en jean – j'apprendrai quelque temps plus tard qu'il se nommait en réalité Francis Macron – blouson en jean, donc, tourna vers moi un visage de dément. Surpris, il planta des yeux noirs dans les miens, sans réagir pour autant.

— Ne faites pas ça !

— ...

— Si je tombe sur vous, là, maintenant, c'est... que je dois vous sauver !

Franchement, je ne sais pas vous, mais je me suis toujours demandé de quelle manière je réagirais face à une situation d'urgence... Quelle phrase je sortirais et si tout se passerait au ralenti comme dans les films, mais sur le moment, je n'ai pas trouvé autre chose à dire que ces plâtitudes affligeantes.

Blouson en jean tenta une sorte de rictus, et, dans ma grande mansuétude, j'imaginai une ébauche de sourire : le brave homme allait fondre en larmes dans mes bras, j'allais l'aider à recouvrer son calme ainsi que la terre ferme, et, enfin, je pourrais aller photographier les saint-honoré et paris-brest revisités du Plaza Athénée, et, au passage, reluquer les fesses du chef Durançon.

Mais le moment M n'en avait visiblement pas fini avec moi. Le rictus, à défaut de sourire de reconnaissance, se mua en haine pure et simple, et c'est d'un ton qui me glaça les sangs que blouson en jean lança :

— De quoi tu te mêles, salope ?

J'attire votre attention sur un point qui me paraît important. En cinq ans, j'avais dû me faire traiter trois fois de salope. Deux fois dans la demi-heure précédente, la troisième remontant quant à elle à une relation avec un rugbyman très sexy. Sorti du contexte la chose peut sembler déplacée, je vous le concède, et sur le moment je ne m'en étais pas offusquée plus que cela. L'ensemble des forces de l'Univers avait donc – je ne vois qu'une seule explication – décidé de mon sort et, de fait, d'une matinée à thème.

Ma main resta solidement vissée à son col de veste, sous l'effet de la stupeur et de la pluie qui se muait en petits grêlons, comme si la scène n'avait déjà pas une tournure suffisamment dramatique. Malgré tout, je ne bougeai pas d'un cil.

— T'as pas compris ? Occupe-toi de tes oignons !

Pour être honnête, un court instant, que dis-je, une nano seconde, j'hésitai sincèrement à retourner m'en occuper, et à laisser le pauvre bougre à son triste sort. Cependant – je sais, ça paraît grotesque –, le générique d'une émission que je ne ratais pour rien au monde lorsque j'étais enfant, *La Nuit des héros*, retentit dans ma boîte crânienne aussi clairement que si elle avait été jouée par un Big Band posté sur le pont Alexandre III. Et puis, pour être tout à fait sincère, j'étais soufflée par la muflerie de cet homme.

— Fous-moi la paix !

— Jamais !

— Lâche-moi !

— Tu peux crever, lui répondis-je, choisissant, il est vrai très maladroitement mes mots.

Blouson en jean se retourna vivement et tenta de me mordre.

— Ça va pas, non ?

— Lâche-moi, j't'ai dit !

Je lui décochai une baffé maladroite de ma main libre, ce qui eut l'effet malencontreux de le déséquilibrer, et de me faire pencher avec lui. Instinctivement, je me mis à beugler avec la grâce d'un veau asthmatique et tentai de toutes mes forces de me redresser, mais, dans la précipitation, ma veste s'accrocha à une barre du pont, m'empêchant donc de reprendre ma position initiale.

— Mais tais-toi donc ! Tu vas attirer du monde !

— Au secours !

— Arrête !

— AU SECOURS !

Je ne sais pas si on peut réellement parler de chance – étant donné que je tiens à la vie, je vais considérer que oui –, mais une équipe de télévision sortit au même moment du quai d'Orsay et l'un des techniciens nous aperçut. Il eut la bonne idée de contacter illico les secours, qui informèrent à leur tour la brigade fluviale : deux minutes plus tard, nous étions cernés, sur terre par l'équipe TV qui ne ratait rien du fait divers qui s'offrait miraculeusement à eux, et sur fleuve, par trois navettes qui s'affairaient à prévenir une chute.

Étant donné que blouson en jean menaçait de sauter et de m'entraîner avec lui, personne n'osa s'approcher de nous, alors qu'on ne m'ôtera pas de l'idée qu'à deux ou trois et en libérant ma veste coincée, nous l'aurions sans peine hissé sur le pont et maîtrisé – mais comme on dit dans le milieu footballistique, on ne refait pas le match.

Blouson en jean avait l'air plus décidé que jamais, on ne peut lui enlever ça, et en temps normal j'apprécie les gens qui vont au bout de leurs projets. À chaque seconde qui passait, il me tirait un peu plus avec lui vers le vide.

— De toute façon, je vais sauter ! Lâche-moi !

— Hors de question !

En réalité, j'en mourais d'envie, mais avec le public qui se pressait désormais autour de nous, je ne pouvais décemment l'abandonner : c'était *mon* sauvé, *ma* nuit des héros, *mon* moment M.

Les types de la fluviale tendaient un dispositif de récupération quand, enfin, une équipe de policiers à pied apparut dans mon champ de vision.

— Tenez bon, on arrive ! lança l'un d'eux.

Je commençai sérieusement à avoir envie de pousser ce type avec son blouson en jean débile, sans oublier de lui coller une bonne paire de claques au moment de son envol.

Deux agents, tels des Dupont et Dupond de l'action, l'empoignèrent et le firent voler sur le sol en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Ensuite, un troisième homme s'approcha de moi, me fit une petite tape amicale de celle qu'on adresse aux poneys qui ont fait une bonne promenade et me décrocha de l'élément métallique qui m'avait unie malgré moi à cet antipathique suicidaire.

Comme je suis quelqu'un de pragmatique, je consultai aussitôt l'heure : neuf heures quinze. En courant, je pouvais débarquer au Plaza avec seulement quelques minutes de retard. Mais c'était sans compter l'équipe TV qui était loin d'en avoir fini avec moi. Ils décidèrent de motiver les quelques passants qui restaient à applaudir pour immortaliser l'instant et surtout boucler leur quota de sensations pour la journée. Je fis la modeste, souriant faiblement, alignant trois mots pour former deux phrases sans queue ni tête et m'apprêtai à partir quand un quatrième policier s'approcha de moi :

— Olympe ?

— ...

— Olympe Posteur.

Je frémis, comme chaque fois que cette combinaison malheureuse parvient à mes oreilles et me transporte bien malgré moi dans la cour du collège Jean-Rostand.

— C'est bien toi ?

— Oui ?

— Benjamin Rougier !

J'avais à peine remis le gentil, mais frêle et binoclard Benjamin Rougier du collège, visiblement transformé tel le

*Tout est sous contrôle*

vilain petit canard en magnifique cygne, et auquel l'uniforme seyait plus que de mesure, que blouson en jean, se libérant de l'entreprise des Dupond(t) fondit sur moi en hurlant :

— Salope ! Il a fallu que tu viennes tout foutre en l'air !

Et de quatre...

Tout se passa très vite et Benjamin n'eut pas le temps d'intervenir. La seconde d'après, je basculais du haut du pont Alexandre III, projetée par un Francis Macron qui m'offrit gracieusement, durant le quart de seconde qui précéda ladite chute, la vision du visage du parfait psychopathe.

## CELLE QUI SENTAIT LA VASE

**D**ans les locaux de la PJ Saint-Martin je grelottai sur une chaise, malgré les serviettes entassées en grand nombre sur mes épaules et mes genoux. Le café brûlant ne suffisait pas à me réchauffer et j'en étais encore à me demander comment j'avais fait pour me retrouver dans une pareille situation.

— Ça arrive souvent, vous savez.

— ...

— Je veux dire par là qu'il ne faut pas le prendre personnellement.

L'agent Escoffier, qui venait de prendre ma déclaration, me débitait son laïus d'un air relativement blasé.

— Je ne prends rien personnellement, je me rendais simplement à un rendez-vous quand j'ai aperçu ce type prêt à sauter.

— Non, mais bien sûr... j'aurais fait pareil à votre place. Mais faut savoir que beaucoup de suicidaires vivent mal le fait qu'on les empêche d'atteindre leur but.

Je repris une gorgée de l'infâme boisson.

— Je saurai m'en souvenir, croyez-moi sur parole.

Il n'était pas né, le prochain que je tenterai de sauver, générique de *La Nuit des héros* ou non.

— Ce type-là, Francis Macron, je ne sais pas comment il se débrouille, il se rate à chaque fois, ajouta l'agent.

Je recrachai une petite partie du café par le nez, et me mis à tousser.

— Je vous demande pardon ?

— Je ne devrais pas vous dire ça, mais j'ai comme l'impression que vous prenez cette histoire très à cœur, alors...

Il tapota un dossier qui commençait à être épais.

— Il y a eu la tentative du métro il y a six mois. Un pauvre gars l'a tiré en arrière et s'est fait pousser en retour.

— Quoi !?

— Et puis, il y a deux mois, son gardien a appelé les secours en le découvrant inanimé chez lui. Il avait avalé deux boîtes d'antidépresseurs et une de laxatifs... Eh ben... pareil...

— Comment ça, pareil ?

— Il lui en a voulu à mort, si je puis dire. Lorsque Macron est sorti de l'hôpital et qu'il est rentré chez lui, ben il a poussé le gardien dans l'escalier. Je crois que le brave homme a eu plus de chance que celui de la station Saint-Placide, il s'en est sorti qu'avec une jambe cassée.

Je gardai pour moi l'envie naissante de proposer à Francis Macron mes services pour l'aider à disparaître définitivement de la surface de Terre et regardai ma montre. Il était dix heures trente et j'étais dans la panade. Heureusement pour moi, la brigade fluviale m'avait récupérée aussitôt après mon petit plongeon, mais je n'avais pu me soustraire au dépôt de

plainte étant donné le nombre de témoins et la dangerosité de mon agresseur.

— Tenez, voilà votre sac. Le lieutenant Rougier l'a récupéré sur le pont. Veuillez vérifier qu'il ne manque rien.

Il ne me manquait rien, hormis ma fierté, et des habits propres, secs et dépourvus d'algues.

— Je peux y aller ?

— Bien sûr, signez là. On risque de vous recontacter.

— Pourquoi ça ?

— Vu le caractère récidiviste de l'autre énergu-mène, et compte tenu du sursis qu'il a accumulé, cette fois-ci, il est bon pour de la prison ferme. Votre témoignage sera sûrement précieux.

Je retins mes commentaires et dégageai les serviettes pour constater les dégâts : impossible de me rendre dans cette tenue au Plaza. Je n'avais pas encore prévenu Foulque de mon retard et il était certain qu'il allait être fou furieux.

Le lieutenant Benjamin Rougier, alias Ben la binocle, passa la tête par la porte du bureau.

— C'est terminé Escoffier ?

— Fini, oui, répondit l'agent en se levant.

— Parfait. Dis-moi, Olympe, j'ai cru comprendre que tu étais pressée... Tu veux prendre une douche ici ?

À travers la vitre, je scrutai le couloir du commissariat. Dans la salle de garde à vue s'entassaient plusieurs types au regard vitreux et deux prostituées aussi volumineuses que peu classieuses. J'avais mes limites.

— Je peux te prêter une chemise si tu veux.

— C'est très gentil, Ben, mais je sens bien trop la vase ! Je ne vais pas pouvoir me rendre au boulot, même avec une chemise propre. Pas le choix, je dois rentrer chez moi.

Benjamin haussa les épaules en souriant. Il se pencha vers moi en se pinçant les narines.

— Et je crois que c'est une sage décision.

— Fais gaffe ou je te fais un gros câlin en souvenir du bon vieux temps.

Je me levai et indiquai mon sac à main posé sur une chaise.

— Merci de l'avoir récupéré.

— Pas de quoi. Et puis... désolé, hein. Mais je n'ai rien vu venir.

Je levai une main en l'air pour signifier que je ne lui en voulais pas.

— Il faut absolument que j'appelle mon patron, il va être furieux.

La vision de l'écran de mon smartphone me refroidit un peu plus. Pas loin de dix appels en absence... J'en étais à souhaiter que ce soit le collègue d'Aglaé m'annonçant que ma fille a une gastro carabinée, mais je dus me rendre à l'évidence : Paul-Henri Foulque m'avait laissé neuf messages.

J'adressai une grimace à Benjamin et lançai le rappel automatique, Foulque décrocha aussitôt. Je rentrai le cou dans les épaules, prête à recevoir ma soufflante.

— OLYMPE !!!

— Paul-Henri...

— Personne ne m'a jamais fait un coup pareil !  
PERSONNE ! C'est un SCANDALE !

J'étais bien contente de ne pas avoir pris la peine de me déplacer jusqu'au Plaza pour me faire humilier en public.

— Je peux tout...

— Il n'y a rien à expliquer du tout ! Sais-tu le mal que je me suis donné pour décrocher ce contrat ?!

— Je le sais parfaitement... Je...

— Il suffit ! J'ai pris moi-même les photos des desserts, mais il y avait un vacherin complètement retord, super fourbe et même pire que ça... Bref, le chef Durançon était très contrarié !!!

— J'imagine...

— Mais tout ça ce n'est rien à côté de l'intensité de *ma* contrariété, Olympe !

— Je t'assure que tu vas comprendre, c'est même assez drôle si on prend le temps d'y réfléchir...

— Même en y réfléchissant deux heures, je suis bien certain de ne rien trouver de drôle à tout ça !!

— Attends de voir, je te fais un résumé rapide : j'ai sauvé un type de la noyade, il allait se suicider et puis finalement il m'a poussée dans la Seine. Ah ! Ah ! Ah ! Non ?

— Tu es vraiment prête à raconter n'importe quoi à ce que je vois. Tout ce que je constate, c'est que tu n'es décidément pas fiable !

— C'est difficile à croire, je sais, mais je suis encore au commissariat.

— Ça suffit !

— Une équipe de télé a tout filmé ! Je te jure !

J'eus un haut-le-cœur en digérant moi-même l'information.

— Même si tu m'en apportes la preuve en quadrichromie ou en trois dimensions, je m'en contrefous, tu m'entends Olympe ! Tu es virée !

— ...

— Tu passeras récupérer ton solde et tes affaires : je ne renouvelle pas ton contrat.

— Mais les desserts ! Tu sais bien que...

— Tant pis pour les desserts ! C'est vrai que tu savais exprimer mieux que personne le velouté des crèmes

anglaises, mais nul en ce bas monde n'est irremplaçable, ma belle.

Et il raccrocha purement et simplement.

Je me tournai vers Benjamin qui avait à peu près saisi la teneur de la discussion.

— Je n'y crois pas ! Virée ! Il vient de me virer !

Le lieutenant eut une moue gênée, et pivota à son tour vers un collègue qui le hélait.

— Je vais devoir te laisser. Je suis sincèrement désolé...

— Bah...

— Je vais demander à ce qu'on te raccompagne, c'est à peu près tout ce que je peux faire pour toi...

Je souris faiblement et hochai la tête. Je n'avais aucune envie de rentrer à pied, et aucun taxi n'aurait accepté de me prendre. Quant au bus et au métro... J'avais déjà du mal à tolérer à ma propre odeur, alors l'imposer aux autres...

Il esquissa un geste vers moi qu'il retint au tout dernier moment, je ne pouvais l'en blâmer.

— C'était sympa de te revoir, Olympe.

— Oui...

Oui, c'était sympa de le revoir. Il avait toujours été adorable, et physiquement il était devenu bien plus attractif que la plupart des spécimens masculins de mon entourage. Seulement le moment était mal choisi... Dans la liste de mes hobbies, me faire pousser par un dégénéré dans la Seine sous les yeux d'un beau garçon venait juste après l'extraction d'une molaire sans anesthésie et à la tenaille.

Il s'attarda sur mon chemisier désormais transparent et quelque chose me dit qu'il me trouvait lui aussi assez intéressante. Pour preuve, il se retourna une dernière fois avant de disparaître :

— Tu n’as pas changé depuis le lycée, tu sais !

Et c’était à peu de chose près vrai. J’étais toujours brune, les cheveux mi-longs, toujours un mètre soixante-dix et, surtout, et je n’en étais pas peu fière, toujours soixante kilos malgré une grosseur, des concepts de nutrition hasardeux et une activité sportive somme toute épisodique. Mis à part quelques rides et une taille un peu plus épaisse, j’avais gardé une silhouette de jeune femme et faisais un peu plus jeune que mon âge.

Lorsque l’estafette se gara devant mon immeuble – les collègues de Benjamin n’ayant pas voulu pousser l’amabilité jusqu’à salir une de leurs voitures de fonction –, Monsieur Léon écarta le rideau de la fenêtre de sa loge. Il écarquilla les yeux en me voyant émerger du véhicule. Je remerciai mon conducteur et allai à sa rencontre. Le concierge restait figé sur le perron, l’air incrédule et les bras ballants.

— Eh bien... Mademoiselle Olympe.

Monsieur Léon m’avait toujours appelée Mademoiselle Olympe et je n’allais tout de même pas me priver de l’un de ces petits plaisirs que la vie décide de vous offrir.

— Pas d’inquiétude, Monsieur Léon.

— Rien de grave, j’espère ?

— Non... Non...

— Pour Aglaé non plus ?

Je racontai dans les grandes lignes mes mésaventures du matin, en forçant, il est vrai, un peu plus sur le côté héroïque de mon action que sur la chute de l’histoire.

— Alors c’était vous à la télé !

— ...

— Sacré saut ! Mais pour rien au monde je n’irai me baigner dans la Seine, c’est immonde ! Vous allez certainement contracter des maladies.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Tout est sous contrôle :**  
Le tumultueux quotidien d'Olympe McQueen  
Sophie Henrionnet



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON